

notre race ne s'anglifierait s'il avait lu et médité le récit des luttes de nos aïeux.

En terminant, j'ose croire que les JEUNES placeront ce portrait dans leur cabinet de travail. Il leur rappellera la plus belle page de notre littérature et le souvenir d'un penseur.

E. Z. Massicot

UN DÉSERT DE NEIGE

I

On causait en buvant les vins de France, dans le palais du général-comte Barinoff, directeur des mines de Nertchinsk, l'enfer des enfers sibériens.

Le colonel Mourawief, ami de l'hôte, arrivé depuis quelques jours à peine de Saint-Petersbourg, vantait les beautés des steppes, qu'il avait traversées en tête de son escorte.

—Bah ! dit le général-comte Barinoff, votre enthousiasme m'étonne, colonel. La steppe n'est belle que dans certaines conditions.

—Lesquelles ?

—Quand elle est couverte d'une neige épaisse et glacée, comme à cette heure, et que dans une course folle, on la traverse en traîneau, suivi d'un troupeau de loups.

Le colonel avait relevé la tête.

—Oh ! oh ! dit-il, cela doit être prodigieusement émouvant, en effet.

—Vous plairait-il d'en faire l'expérience par vous-même ?

—Avec le plus grand plaisir, en votre société, cher ami.

—C'est convenu. Je vais donner des ordres. Buons encore quelques verres, et en route.

Un quart d'heure après une *troïka*, attelée de superbes chevaux, quittait Nertchinsk et s'élançait sur la nappe blanche de la neige où miroaient les pâles rayons du soleil sibérien.

II

Dès que le traîneau fut en pleine steppe, le général-comte Barinoff se pencha et pinça les oreilles d'un cochon de lait, qu'il avait fait placer au fond de l'élégant véhicule.

L'animal fit entendre un grognement aigu et prolongé.

Un loup, sorti on ne sait d'où, dressa son museau pointu à cent pas.

Le colonel Mourawief avait saisi un fusil.

—Attendez, dit tranquillement le comte. Cela compromettrait notre chasse.

Il continua à pincer les oreilles du cochon.

Des loups apparaissaient de tous côtés, sur la steppe blanche. Le colonel en compta vingt, trente, cinquante. Bientôt il dut s'arrêter, tant ils devenaient nombreux. Ils se rapprochaient de la *troïka*, qui filait comme une flèche.

Le général-comte Barinoff cessa de pincer le cochon.

—Maintenant il est temps, dit-il, en épaulant son fusil.

Une détonation retentit : un loup tomba.

Le colonel avait suivi son exemple.

Un grand trouble se mit dans la bande sinistre ; il sembla qu'elle était diminuée de moitié. Les plus affamés s'étaient jetés sur le cadavre de leur compagnon pour le dévorer. Bientôt les vides furent comblés. De tous côtés les loups accouraient efflanqués, les yeux étincelants, la gueule béante. De tous côtés les hurlements répondaient aux hurlements.

Le général-comte et son ami ne cessèrent de tirer.

Tous les coups portaient, et cependant, la bande allait toujours en grossissant. Elle formait à l'arrière de la *troïka* un immense croissant, dont les deux cornes commençaient à dépasser la hauteur des chevaux.

Les chasseurs devenaient légèrement inquiets.

Entre deux coups de feu, le général-comte interrogea le cocher.

—Yvan, à quelle distance sommes-nous de Nertchinsk ?

—A trente verstes peut-être, Haute Noblesse.

—Combien de temps te faut-il pour franchir cette distance ?

—Une heure et demie, au plus.

—C'est long, et si ces démons nous poursuivent toujours !...

—Ils le feront, Haute-Noblesse, tant que vous continuerez de tirer.

Le général-comte leva les épaules avec mépris.

—Tu es fou, grommela-t-il. Tirons, tirons, là est le salut.

III

La course fantastique continua pendant un instant encore.

Tout à coup, le général-comte fit entendre un cri de détresse : la boîte aux munitions venait de glisser hors du traîneau. Impossible de songer à la reprendre, et il restait à peine une cinquantaine de coups à tirer.

La situation des chasseurs était devenue terriblement critique.

Mille loups au moins suivaient en hurlant le traîneau. Si l'un des chevaux venait à s'abattre, tout était fini, et les chevaux effarés obéissaient à peine à Yvan ; ils soufflaient le feu et bondissaient en écarts terribles.

—Que dites-vous de notre chasse ? demanda le général-comte à son ami.

—Très émouvante, répondit celui-ci avec un sourire contraint. Seulement, les rôles sont intervertis : nous sommes plutôt chassés que chasseurs.

Le général n'osa répondre.

Les cartouches étaient épuisées. Les derniers coups de fusils furent tirés. Il ne restait aux deux Russes que leurs revolvers, c'était une ressource inutile.

Le salut dépendait de la vitesse des chevaux. Les nobles bêtes, aiguillonnées par la terreur, redoublaient de rapidité. Yvan les excitait par un sifflement aigu.

Le général-comte Barinoff et son ami, silencieux et sombres, scrutaient du regard l'immense désert de neige : partout la steppe unie et sans fin, partout l'immensité désolante !

—Yvan, dit le gouverneur de Nertchinsk, combien de verstes encore ?

—Vingt environ, Haute Noblesse.

Cette distance ne peut être abrégée ?

—On pourrait gagner quelques verstes, en traversant la forêt de Simlensk.

—Tu réponds de nous ?

—Sur ma tête, Haute Noblesse.

—En ce cas, je t'abandonne la direction à suivre. Marche, tu es le maître de nos destinées.

—Après Dieu, Haute Noblesse, répondit le moujik.

Il lâcha la bride de ses chevaux, en leur faisant décrire une courbe légère.

IV

Un quart d'heure s'écoula encore dans cette course folle.

Soudain un point se montra à l'horizon, grandit, prit une forme : c'était une forêt. Le traîneau s'engouffra comme une trombe entre les arbres, en suivant une sorte de ravin. A ce moment, une détonation fit vibrer l'air : un des chevaux de la *troïka* s'abattit le crâne brisé.

Les chasseurs se sentirent perdus.

Les loups s'étaient précipités au poitrail des chevaux, les mordaient cruellement, les déchiraient. Le général-comte et son ami n'avaient même plus une cartouche dans leurs revolvers. Ils comprirent que tout était fini. Affolés de terreur, ils levèrent les yeux vers le ciel, pour lui demander secours.

De rudes mains s'abattant sur leurs épaules les firent tressaillir. Des hommes aux figures sinistres étaient devant eux.

—Vous êtes nos prisonniers, venez ! dit une voix qui domina les hurlements des loups. Venez ; il n'y a pas une minute à perdre.

Dix minutes après, le gouverneur de Nertchinsk et le colonel étaient enfermés dans une hutte formée de troncs d'arbres équarris. Les loups hurlaient au dehors. Un grand feu flambaient dans un coin.

—Où sommes-nous ? demanda le général-comte Barinoff.

—Chez des prisonniers évadés, des Polonais, qui peuvent se venger des tortures que vous leur avez fait subir. Nous sommes vos maîtres, Haute Noblesse ! Votre vie est entre nos mains, ne l'oubliez pas.

—En ce cas, vengez-vous, torturez-nous : abandonnez-nous aux loups....

—Nous ne le ferons pas. Nous vous conserverons la vie, ne vous demandant en retour qu'une chose : la liberté. Nous vous la demandons au nom de Dieu....

—Vous l'avez. Nul ne touchera à un cheveu de votre tête. Je le jure par les saintes images....

.... Le lendemain, le général-comte Barinoff et son ami étaient de retour à Nertchinsk. Le serment prononcé dans la forêt de Timlinsk sera-t-il tenu ? Espérons-le pour les pauvres enfants de la catholique Pologne arrachés à leurs familles, et transportés innocents dans cet horrible pays !

LUCIEN THOMIS.

LA SURVIE CHEZ LES SUPPLICIÉS

M. Brown-Séguard, le savant professeur du Collège de France, n'a aucun doute au sujet de la survie chez les guillotins : elle n'existe pas.

—Le corps n'est pas encore jeté dans le funèbre panier, estime-t-il, que la mort est survenue. On ne peut pas admettre un seul instant que la vie subsiste après que le couperet fatal a fait son œuvre. Croire le contraire tomberait dans le domaine de la fantaisie."

Le savant professeur ajoute :

—On s'est beaucoup trop occupé de cette question, qui n'a aucune importance. D'ailleurs, si l'on avait le moindre doute, comment pourrait-on supposer que les médecins fussent assez barbares pour se livrer à des expériences sur le corps d'un individu dont la vie ne s'est pas encore retirée ? Ce serait une aggravation à la peine de mort, non prévue par loi."

Le docteur Michel Peter ne partage pas complètement l'avis de son honorable confrère. Il est indécis et n'ose se prononcer d'une façon précise. Si la vie abandonne le corps, il n'en est pas de même de certains organes ; le cœur, par exemple, bat encore un certain temps et la fibre musculaire conserve une partie de sa force :

—Ces phénomènes, d'ailleurs, ne se manifestent pas seulement sur les cadavres des guillotins. C'est ainsi que d'après Claude Bernard le foie fait du sucre après la mort ; cela provient de l'activité persistante des cellules hépatiques s'exerçant sur la matière glycogène. Naturellement, ne recevant plus de sang, la sécrétion de la bile a cessé.

On sait du reste, que la barbe, les cheveux, et en général tous les bulbes pileux, poussent avec plus de force que durant la vie, et ce, pendant longtemps.

Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, quand on ouvrit le cercueil dans lequel on avait enseveli les restes de Napoléon Ier, on constata que la barbe de l'Empereur avait plusieurs millimètres ; pourtant au moment de la mise en bière elle avait été rasée de près.

Reste à savoir après la décollation, si ces phénomènes se produisent de la même sorte et si la pensée travaille toujours dans la tête séparée du corps."

On pourrait définir le provincial l'homme qui n'a ni la mesure ni l'à propos.—EDM. DE GONCOURT

Le moment actuel n'est qu'une porte par laquelle l'avenir se précipite dans le passé.—CAMILLE FLAMMARION.

Les grandes vertus sont des billets de banque dont on ne trouve jamais la monnaie.—GUY DE MAUPASSANT.

Il en est de la science comme des eaux ; plus on la porte haut, plus elle a de force pour s'étendre au loin et pénétrer profondément.—FALLIÈRES.

Apprenez à toutes les nations à rire en français : c'est la chose du monde la plus philosophique et la plus saine.—ERN. RENAN.